

Sommaire

Fantasy

Edgar Rice BURROUGHS : *Tarzan chez les singes*
chroniqué par Philippe Paynard 3

Science-Fiction

Robert DARVEL : *L'homme qui traversa la Terre* chroniqué par Noé Gaillard 5

Science-Fiction

Laurent GENEFORT : *Spire, tome 1 : Ce qui relie*
chroniqué par Philippe Paynard 5

Fantastique

Stephen KING : *L'Outsider* chroniqué par Philippe Paynard 7

Science-Fiction

Joan-Loïs LAVIT : *Bèth peu de sau* chroniqué par Pascal J. Thomas 8

Science-Fiction

Jacques MARTEL : *La Voie Verne* chroniqué par Philippe Paynard 10

Science-Fiction

Chantal PELLETIER : *Nos Derniers Festins* chroniqué par Noé Gaillard 11

Science-Fiction

Catherine QUILLIET : *Sur la gauche avant la Chine*
chroniqué par Pascal J. Thomas 12

Science-Fiction

John SCALZI : *Lock In* chroniqué par Pascal J. Thomas 13

Science-Fiction

Olivier SILBERZAHN : *Augmentus, chronique du cyclo centaure*
à l'ère de l'Intelligence Artificielle chroniqué par Noé Gaillard 15

Science-Fiction

Vladimir SOROKINE : *Maranaga* chroniqué par Noé Gaillard 16

Science-Fiction

Éric TOURVILLE : *Émergence* chroniqué par Noé Gaillard 17

Science-Fiction

Martha WELLS : *Journal D'un Assasynth, tome 1 :*
Défaillances Systèmes chroniqué par Philippe Paynard 17

Science-Fiction

Roger ZELAZNY : *24 vues du Mont Fuji, par Hokusai*
chroniqué par Noé Gaillard 18

Essai

100 raisons d'aimer l'imaginaire chroniqué par Pascal J. Thomas 19

Editorial

Anniversaire et enterrement

Francis Valéry est mort en décembre 2018.

Je vous invite tout de suite à retenir vos cris de joie (honte sur vous) ou de chagrin : il y a de bonnes chances que vous n'ayez pas connu ce Francis Valéry-là. Le *vrai* Francis Valéry, qui n'a pas écrit de livres, publié de fanzines, ni joué de la basse dans des groupes de rock bordelais. Le vrai Francis Valéry qui a, lui, engendré un fils qu'il a nommé Francis, comme lui. Ils ont longtemps vécu sous le même toit, et comme le fils en grandissant a acquis la même voix que le père, ce dernier s'amusait souvent, quand il décrochait le téléphone et qu'on lui demandait à parler à Francis Valéry, à répondre en toute franchise que c'était lui. Non sans un gloussement intérieur, je parie. À l'interlocuteur de comprendre au bout de quelques instants, et de solliciter la transmission de l'appel à Francis Valéry *junior*, celui qui écume depuis une quarante-deuxaine d'années le fandom de SF français.

Francis Valéry senior a occupé toute sa vie des emplois qui ont pu ne pas être passionnants, mais ont nourri la famille (épouse, deux fils, de vieux parents et beaux-parents...) et lui ont permis d'acheter une vaste demeure au nord de Saint-André de Cubzac, qui aurait aujourd'hui hélas besoin d'être rafraîchie pour retrouver sa splendeur passée. Sa splendeur présente, toutefois, réside pour moi dans les étagères chargées à se rompre des collections de Francis junior. Francis junior, qui n'a pas attrapé le virus de la SF par hasard : son père avant lui était un avide lecteur, acheteur régulier du Fleuve Noir Anticipation et du Club du

Livre d'Anticipation. Adolescent, j'avais été fasciné par la révélation que le père de mon copain hippie hirsute était un tel collectionneur, et veillait sur des trésors à l'époque bien hors de portée de mon argent de poche de lecteur boulimique et radin. Francis junior, lui aussi, avait déjà beaucoup lu, et notamment les volumes du trésor familial. Nous commençâmes à bavarder plus souvent...

Au cours des années suivantes, j'ai eu bien des fois l'occasion de croiser Francis senior. Comme son fils, il était gourmand, et friand de blagues, bonnes ou mauvaises. Ses clins d'œil me manqueront.

Anniversaire oblige, on nous parle aujourd'hui beaucoup de juillet 1969. Justement, ça me rappelle... oui, mes chers jeunes lecteurs, au moindre prétexte je raconte des épisodes poussiéreux de ma longue vie, à vrai dire, c'est la seule utilité de KWS, me permettre de placer tout et n'importe quoi dans les éditoriaux.

Je peux reprendre, maintenant ? En juillet 1969, tout le monde se passionnait pour Apollo 11. En colonie de vacances, on avait eu le droit de se coucher plus tard pour écouter l'alunissage en direct à la radio. Et vers la même époque, *Spirou*, comme tout le monde, était à fond dans la lune. Plus que d'autres, peut-être. Je vous en ai touché un mot dans mon éditorial du numéro 78, en 2016. Lassé des avanies de l'achat de l'hebdomadaire au numéro, j'obtins l'autorisation de nous abonner, mon frère et moi. Il fallait à l'époque envoyer un mandat-poste, nous le fîmes, maladroitement, et fîmes inoculés de ce virus-là pour un certain nombre d'années, par la grâce des frères et sœurs cadets. A nous Yoko Tsuno, et les Petits Hommes, et le *Spirou* de Fournier, et même (je frémis de l'admettre) Khéna et le Scrameustache. Le journal de Tintin proposait sans doute une meilleure série de SF, Luc Orient, mais *Spirou* le battait pour l'humour, et à l'époque nous n'avions pas eu le temps de découvrir *Pilote*, avec Gotlib et Valérian. Et surtout, *Spirou* eut un temps une

rubrique fanzines, et bien plus tard, en 1977, je fus tout heureux de voir qu'il parlait des premiers numéros d'*Ailleurs et Autres* que nous leur avons envoyés, même si leur avis était plus que tièdes (avec raison, reconnaissons-le). Avoir le titre de son fanzine imprimé dans *Spirou*, c'était un pas de géant pour notre âme de fanzineux.

Quarante-deux ans plus tard, je suis toujours dans la lune, et KWS n'a pas besoin qu'on en parle pour exister. Et n'envisage aucune éclipse !

—Pascal J. Thomas

Fantasy

**Edgar Rice
BURROUGHS**
Tarzan chez les singes
***(Tarzan seigneur de
la jungle)***

(Tarzan of the Apes)

PRNG Editions, Cycle de Tarzan
n° 1, février 2019, 230 p., 17,50 €

La mutinerie de l'équipage du *Fuwalda* transforme le destin tout tracé de John Clayton, Lord Greystoke, et de sa femme en tragédie épique pleine de dangers mortels. Abandonnés sur une côte perdue d'Afrique, ils vont devoir lutter pour survivre aux attaques d'animaux sauvages, parmi lesquels une tribu de grands singes n'est pas la moins redoutable. La naissance d'un petit John Clayton III, la folie et la mort prématurée de son épouse, laisse un Lord anglais aux frontières du désespoir jusqu'à l'affrontement final avec Kerchak, le chef de la horde simienne.

Les éditions PRNG¹ se sont fait une spécialité de rééditer les classiques de la littérature populaire libres de droit. On trouve ainsi à leur catalogue tout aussi bien *L'éternel Adam* de Jules Verne que *L'Horloge des siècles* d'Albert Robida. Mais l'auteur phare de leur collection Science-fiction reste à l'évidence Edgar Rice Burroughs (1875-1950). En effet, les éditions PRNG ont déjà publié une bonne partie des cycles de Mars (avec ses héros John Carter et la princesse Dejah Thoris), de Pellucidar (avec l'explorateur David Innes) et de Caspak (et son monde perdu). Il semble donc tout naturel que l'éditeur régionaliste propose l'œuvre majeure du romancier américain dans une version

1. Abréviation de *Princi Negue*, le Prince Noir, Edward de Woodstock, figure de la guerre contre les Français au 14^e siècle, qui peut se considérer comme autant gascon qu'anglais. —NdlR.

KWS

ISSN : 1767-0551
dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 4 n°s
Chèques à l'ordre de
Pascal J. Thomas,
7 rue des Saules,
31400 Toulouse, France
pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

PayPal, virements bancaires :
nous consulter

Les numéros 1 à 83 sont
consultables sur le Web :
<http://www.quarante-deux.org>
(rubrique KWS).

intégrale reprenant à terme les vingt-six volumes des aventures de Tarzan. D'ailleurs, l'illustration de couverture de ce *Tarzan chez les singes* n'est autre que le dessin original de Clinton Peetee pour *The All-Story Magazine* d'octobre 1912 où parut le premier chapitre de *Tarzan of the Apes*. Car la genèse du seigneur de la jungle a, à l'origine été publiée sous forme de feuilleton, à l'époque où les *pulp magazines* permettaient à des auteurs tels que Howard Phillips Lovecraft, Seabury Quinn, Poul Anderson et bien d'autres de faire leurs premières armes ou de développer leur talent. C'est dans les pages de ces *pulps* que naquirent des héros comme le Zorro de Johnston McCulley, le Doc Savage de Lester Dent, le Conan the Barbarian de Robert E. Howard et une foultitude d'autres dont l'incontournable Tarzan d'Edgar Rice Burroughs.

Pour apprécier au mieux cette lecture du premier opus des aventures de Tarzan, il faut d'abord faire table rase du passé. Il est donc nécessaire d'oublier les Tarzan de cinéma qu'ils soient incarnés par Elmo Lincoln, par Johnny Weissmuller ou par Alexander Skarsgård. Malgré tous leurs efforts, aucun d'entre eux n'a réussi, à l'écran, à allier la bestialité de l'homme-singe et la noblesse du Lord anglais qui constituent les deux facettes indissociables du personnage imaginé par Edgar Rice Burroughs. À la rigueur, on peut conserver en mémoire les versions dessinées de Burne Hogarth, Russ Manning ou Joe Kubert qui parvinrent assez souvent à traduire en images la dualité de ce héros extraordinaire qu'est Tarzan.

Une fois cette mise en condition réalisée, il n'est pas inutile de se souvenir que *Tarzan chez les singes* a été écrit à la veille de la Première Guerre mondiale, dans une société où la colonisation était une réalité acceptée et même défendue par certains intellectuels, dans un monde où le politiquement correct n'était pas la norme et où une personne de couleur n'avait pas les mêmes droits qu'un individu de « race blanche ». Se plonger

dans *Tarzan chez les singes*, c'est un peu comme relire *Tintin au Congo* de Hergé, il faut admettre le fait que tous les noirs soient potentiellement belliqueux et cannibales par nature, endossant le rôle des orcs et autres gobelins des romans de *fantasy*.

Car c'est bien à la pure *fantasy* qu'appartiennent les aventures de Tarzan avec ce bébé élevé par Kala, guenon de la tribu des grands singes, tout comme Romulus et Rémus, futurs fondateurs de Rome, ou Mowgli, du *Livre de la Jungle* de Rudyard Kipling, furent éduqués par une louve. Le singe sans poil qu'est Tarzan échappe à la mort sauvé par l'amour maternel de Kala et grâce à cette intelligence supérieure qui lui permet d'apprendre à lire l'anglais sans le parler et à se servir d'outils tels qu'un lasso et un couteau pour affronter les dangers qui hantent les forêts africaines.

Il ne faut pas chercher, dans le récit des aventures de Tarzan, le moindre esprit documentaire, c'est plutôt celui des contes de fées que l'on peut croiser dans ce *Tarzan chez les singes*. On y reconnaît ainsi le preux chevalier, en la personne de Tarzan, et cette princesse en détresse que peut être Jane Porter, enlevée ici par Terkoz, un grand singe entreprenant, et qui sera plus tard, dès le deuxième volume, kidnappée par les mystérieux habitants d'Opar.

Même si Tarzan passe de l'état d'animal à peine humain à celui d'homme civilisé, en apparence, et ceci grâce au lieutenant d'Arnot, il reste à jamais le seigneur de la jungle. S'il semble l'abandonner à la fin de *Tarzan chez les singes*, pour retrouver Jane à Baltimore, Edgar Rice Burroughs le ramène dès l'épisode suivant dans son Afrique de *fantasy*, là où une cité perdue renferme des trésors d'or pur gardés par des hommes-bêtes et de splendides prêtresses. *Tarzan chez les singes* n'est que la porte d'entrée de cet univers de *fantasy* qui intégrera, au fil des vingt-cinq tomes à venir, la vallée cachée de Pal-ul-don, hantée par des reptiles et des humanoïdes dotés de queues, ce monde

au centre de la Terre qu'est Pellucidar où cohabitent humains et dinosaures, et bien d'autres lieux et créatures appartenant au merveilleux.

Tarzan chez les singes est un livre à découvrir sans a priori, non pas en tant que roman d'aventures exotiques ayant pour héros un enfant sauvage, mais comme l'œuvre de pure *fantasy* qu'il est et restera à jamais.

—Philippe Paygnard

Science-Fiction

Robert DARVEL
***L'homme qui traversa
la Terre***

Hélios, n° 131, juin 2019,
240 p., 8,90 €

Première édition : Les Moutons
Électriques, octobre 2016.

« À lire les improbables romans de Jules Tallandier, songea-t-il, on perd le sens des choses » (page 221) : cette phrase est presque à la fin du roman, mais le lecteur qui aura été attiré jusque là sait bien, lui, que la référence vient confirmer son sentiment de parodie-hommage aux romans d'aventures publiés par Jules Tallandier, bien connus des amateurs. Or ce roman a été écrit entre août 2015 et juin 2016 et je ne pense pas qu'il aurait été accepté par Tallandier. Pourquoi ? Parce que trop distancié.

Si l'on retrouve les personnages élémentaires : le père obsédé par l'argent qui néglige sa fille, cette fille jeune et belle amoureuse du chercheur génial qui est sur le point de créer un rayon qui permet la décohérence des individus et permettrait de pénétrer dans le sol pour en déterminer la nature, le jeune aide du chercheur, un traître qui ne sert que son intérêt ; et même les personnages secondaires destinés à amuser, à montrer

l'intelligence ou la bêtise des autres, ou simplement à être utiles à l'intrigue. Les qualités et les défauts sont accentués par le regard critique de l'auteur qui se fait notre complice, et de fait ne nous raconte pas vraiment l'aventure d'un savant amoureux de la fille de son mécène, mais se fait plaisir en cherchant à nous amuser. Non content de raconter de l'improbable, il commente son récit pour nous en épargner d'éventuelles longueurs, et s'autorise des notes de bas de page pour se justifier de nous laisser sur notre faim — surtout quand les choses deviennent un peu scabreuses : imaginez deux corps en décohérence qui s'interpénètrent !

Je me suis posé trois questions au fil de ma lecture. Une première est un peu futile : un des personnages s'appelle Arnoulds, avait-il été un Galopin², tout comme l'ouvrier qui décohéré va visiter la terre s'appelle un altérac ? La deuxième partait du principe que pour être réussie, cette parodie-hommage se devait d'être intelligente, et, vous l'avez compris, c'est le cas. La dernière est : me suis-je amusé à cette lecture ? La réponse est oui, et je pense que vous vous amuserez aussi.

—Noé Gaillard

Science-Fiction

Laurent GENEFORT
Spire
tome 1 : Ce qui relie

Folio, « SF » n° 629, mars 2019,
368 p., 7,90 €

Après un atterrissage en catastrophe sur Arrhenius, un monde des Confins, qui a entraîné la mort d'un de leurs camarades, Lenoor et Hummel décident qu'il est grand temps de transformer leur rêve en réalité. Navis confirmés, cela fait bien longtemps qu'ils mettent leurs talents respectifs d'évaluatrice et de pilote

2. Arnould Galopin, auteur du début 20e, a publié chez Tallandier (merci Wikipédia) — NdIR.

au service des sociétés multinationales, ils vont donc franchir le pas et créer leur propre compagnie de transport spatial en se spécialisant sur les relations avec planètes délaissées des Confins.

La réédition en poche de la trilogie de la *Spire*, publiée à l'origine par les éditions Critic en 2017-2018, permet de lire ou de relire ce *space opera* totalement assumé de Laurent Genefort. Dans la droite ligne des Poul Anderson et P.J. Héroult qui imaginèrent en leur temps de véritables univers cohérents au plus profond de l'espace, le romancier poursuit, avec cette trilogie, l'exploration des mondes reliés par les mystérieuses Portes de Vangk. S'agissant tout particulièrement de la *Spire*, la référence à Anderson est d'autant plus évidente si l'on a lu tout ou partie du cycle de la Hanse Galactique de l'auteur américain (édité en France par Le Bélial'). Comme dans ces classiques du *space opera*, on suit avec plaisir un petit groupe d'individus qui, portés par leur désir d'indépendance, leurs bons sentiments et leur intérêt, créent des lignes commerciales à travers l'espace colonisé par l'espèce humaine. Alors que le profit semble être le moteur principal de La Compagnie solaire des épices et liqueurs de Nicolas Van Rijn, les motivations de Lenoor sont plus désintéressées. Tandis que les multinationales gèrent les axes les plus profitables reliant les planètes de la Ceinture et de la Couronne, dans le cadre de contrats d'exclusivité qui font de leurs clients leurs débiteurs, Lenoor a une autre vision des choses. Avec une certaine naïveté, elle souhaite ainsi créer une compagnie indépendante où les Navis, ces pilotes de cargos qui passent toute leur vie en apesanteur, ne sont pas de simples employés dont on peut se débarrasser au terme de leurs engagements, mais de vrais associés participant aux décisions. En se concentrant sur les mondes des Confins oubliés par les grandes sociétés, elle espère pouvoir s'installer et se développer en toute tranquillité. Bien évidemment, dès qu'il y a de l'argent et du pouvoir en

jeu, les rêves peuvent rapidement se transformer en cauchemar.

Ce premier tome du cycle de la *Spire* suit le processus de création de la compagnie de transport baptisée la *Spire*, qui veut conserver des valeurs humaines et humanistes. Comme toute œuvre de SF, même s'il s'agit de *space opera*, *Ce qui relie* s'inspire fortement du présent pour construire le futur. Si les portes de Vangk n'existent pas, les multinationales ne sont à l'évidence que l'incarnation future des multinationales actuelles. La Ceinture et la Couronne ressemblent aux pays dits développés de notre économie mondialisée, par opposition aux Confins qui représentent les pays en développement. Dans l'univers où la *Spire* tente de s'implanter et de croître, l'espionnage industriel prend des formes extrêmes avec des agents physiquement améliorés et bardés d'armes et les guerres commerciales peuvent se transformer en véritable bataille spatiale.

Au-delà de la genèse de cette compagnie de transport et de son évolution qui l'éloigne des rêves premiers en la confrontant aux réalités économiques, Genefort s'intéresse également aux divers mondes que la *Spire* va desservir au fil des chapitres. Chacune de ces planètes développe un mode de colonisation différent selon les conditions de vie locale et l'origine des colons. Cela permet au romancier d'évoquer les régimes d'apartheid (avec les Gris et les Roses de Baslic), les guerres de pouvoir au sein d'une communauté (les Edelons et les Chazars sur Encens), ainsi que les tentations et les risques d'une intervention extérieure même si elle est motivée par les meilleurs sentiments.

Afin de faire progresser son récit plus rapidement, Laurent Genefort saute parfois d'un personnage à un autre et fait intervenir des seconds rôles dont la participation se révèle alors déterminante pour l'avenir de la *Spire*, qui reste toujours au centre du roman. Cependant, il n'abandonne aucun des quatre membres fondateurs en chemin et c'est avec le plus

grand intérêt que l'on suit leur évolution, surtout Lenoor et Hummel, jusqu'à la dernière page du dernier chapitre de ce premier volume de la Spire.

Avec sa trilogie autour de la Spire, dans son univers des portes de Vangk, Laurent Genefort offre à lire de la belle et bonne science-fiction.

—Philippe Paygnard

Fantastique

Stephen KING
L'Outsider
(The Outsider)

Albin Michel, janvier 2019,
576 p., 24,90 €

Un meurtre atroce a été commis à Flint City, en Oklahoma, un jeune garçon a été égorgé et mutilé dans un parc de la ville. Très vite, les témoignages recueillis, les indices découverts et même les preuves ADN, désignent un surprenant suspect, Terry Maitland, professeur apprécié et entraîneur de base-ball. Convaincu de sa culpabilité, l'inspecteur Ralph Nelson le fait arrêter en public pendant un match de l'équipe junior. Alors que l'heure du procès approche, Nelson reste persuadé qu'il tient le meurtrier malgré le dossier à décharge constitué par la défense démontrant que l'accusé n'était pas à Flint City le jour et à l'heure du crime. Lorsque Terry Maitland est assassiné par le frère de la victime et que Ralph Nelson est mis en congé administratif pour sa gestion inadéquate de l'affaire, le policier décide de reprendre l'enquête et découvre des éléments de plus en plus perturbants.

S'éloignant de son Maine littéraire et des villes fictives de Castle Rock ou de Derry, Stephen King n'abandonne pas pour autant ses univers partagés. Ainsi, Alec Pelley l'enquêteur de l'avocat de Terry Maitland, fait-il appel à une vieille connaissance des lecteurs du King, Bill Hodges. Bien évidemment, le fan des

œuvres du romancier sait fort bien que le flic à la retraite reconverti dans le privé est mort d'un cancer du pancréas dans le roman *Fin de ronde* (Albin Michel, 2017), et c'est donc son associée de l'agence Finders Keepers, Holly Gibney, qui participe à l'enquête officieuse de Ralph Nelson.

Car, un peu comme dans *Ça* (Albin Michel, 1988), c'est un petit groupe qui se réunit pour faire la vérité sur le crime de Flint City. Ses membres vont devoir accepter l'inconcevable afin de traquer le véritable assassin et innocenter Terry Maitland. Se sentant coupable, malgré le dossier en béton qu'il avait constitué, Ralph Nelson devient ainsi, à son corps défendant, le noyau de cette cellule qui regroupe Howard Gold, l'avocat de Terry Maitland, Alec Pelley, Holly Gibney et le lieutenant Yunel Sablo de la police d'État. Ils découvrent rapidement que les événements de Flint City font partie d'une affreuse série de meurtres d'enfants dont les coupables, même s'ils clamaient leur innocence, ont, à chaque fois, été formellement identifiés et décèdent avant même d'avoir été condamnés par la justice. Les enquêteurs se lancent donc sur la piste de celui qu'ils surnomment l'Outsider, un criminel protéiforme dans la droite ligne d'un Grippe-Sou. C'est cette traque, qui commence comme une véritable enquête policière, que Stephen King conte à sa manière inimitable, en donnant, comme à toujours, une grande place à l'humain. On partage ainsi les doutes et les craintes de Ralph Nelson, hanté par un dossier qui, s'il ne l'estime pas bâclé, l'a pourtant conduit à inculper un homme qui meurt dans ses bras en continuant à se dire innocent du crime horrible dont on l'accuse. On apprécie aussi forcément l'évolution de Holly Gibney qui, malgré la disparition de son ami et mentor Bill Hodges, dépasse ses peurs pour poursuivre l'activité de l'agence Finders Keepers qu'ils ont créée ensemble.

Cet Outsider que pourchassent Ralph Nelson et ses compagnons appartient

totalément à la galerie des monstres de l'univers de Stephen King. Au fil de l'enquête, diverses hypothèses sont évoquées, dont certaines reliant le mystérieux meurtrier à certaines créatures du folklore mexicain parmi lesquels le Chupacabra a déjà marqué de son empreinte sanguinaire quelques films, épisodes de séries télévisées ou *comic books*. Mais, le lecteur régulier des œuvres de Stephen King ne peut que rapprocher l'Outsider du clown de Ça, des extra-terrestres de *Les Tommyknockers* (Albin Michel, 1989) ou encore des diverses incarnations de l'Homme en noir qui s'emparent de l'esprit des personnes innocentes dans *Le Fléau* (Alta, 1981) ou dans le cycle de *La Tour Sombre* (J'ai lu, 1982-2012).

Pourtant, malgré cette réelle emprise fantastique, *L'Outsider* se place dans la continuation directe de la trilogie polar initiée par King avec le roman *Mr. Mercedes* (Albin Michel, 2015), se poursuivant avec *Carnets noirs* (Albin Michel, 2016) et qui se conclue avec *Fin de ronde*, s'éloignant radicalement de la mythologie de Castle Rock. Il faut cependant constater que ce cycle policier s'est lentement, mais franchement, ouvert à l'étrange tout particulièrement dans son dernier opus, avec l'évolution du personnage de Brady Hartsfield. Pour cet *Outsider*, Stephen King ajoute une dose d'horreur pure au cocktail, avec le talent et l'efficacité qu'on lui connaît, et livre un de ces terrifiants *page-turners* dont il a le secret.

—Philippe Paygnard

Science-Fiction

Joan-Loís LAVIT
Bèth Peu de sau

Letras d'òc, septembre 2018,
152 p., 16 €

Comme au gré de l'évolution se créent de nouvelles espèces, qu'un jour il faut bien distinguer et nommer, au cours toujours changeant de la production littéraire apparaissent de nouveaux modes, qui ne sont pas tous de nouvelles modes. Et qu'on se pose la question de nommer. Ainsi de l'uchronie : je la classe encore dans le vaste dossier « science fiction », mais force est de constater que bien des œuvres uchroniques n'ont plus pour propos ni le jeu sur le flot de l'Histoire, ni l'aventure ou le fantasme technologique du saut entre univers divergents, ni bien entendu le dialogue avec la création chorale de la SF, ne fût-ce qu'avec le sous-registre uchronique de celle-là. Il me faudra peut-être introduire une catégorie « uchronie » dans les notices de KWS...

En voici une instance : le troisième volume — en vingt ans — des aventures du Commissaire Magret, après *Zocalfar!* et *Lo Tin-Tin d'Ergé*. Joan-Loís Lavit avait besoin d'un cadre pour conter les enquêtes de son investigateur de la Police Autonome de Gascogne-Sud, un cadre où l'occitan serait la langue de chaque jour dans le piémont pyrénéen qu'il connaît ; il avoue s'être placé dans un futur à sa convenance, où l'Europe s'est substituée aux Etats qui la constituent et laisse de vastes pouvoirs aux régions constituantes — mais le calendrier ne colle pas vraiment, et je préfère prendre le déroulement de ces livres comme situé dans un présent à côté du nôtre. Un présent où l'occitan gascon, quoique censément d'usage quotidien, porte la trace des chicanes linguistiques de l'occitanisme de notre propre ligne

temporelle — Magret corrige ses subordonnés sur l'emploi des prépositions, référence est faite aux œuvres normatives de G. Narioo — et des moqueries plus ou moins aimables qui sont traditionnelles entre voisins antagonistes — ici, entre Béarnais et Bigourdans. Le tout assaisonné d'une généreuse dose d'humour. Chacun sait que là où le languedocien (et la plupart des langues latines) a des « f » initiaux, le gascon, à l'instar du castillan, présente des « h ». Chez Lavit, l'hachisation est exubérante, et nous trouverons un punk fièrement tatoué de l'inscription *huck ze hlics !*

Le roman lui-même est un polar à la San Antonio : le commissaire relate l'enquête à la première personne, à l'aide de force verbes inventés (et désopilants), et son bras droit, Isidòra Lacrampa, surnommé Lo Cauerat (« Le Cachalot ») est un double fidèle de notre Bérurier national. Il y a peu à dire sur l'intrigue policière à proprement parler : une foule d'éléments disparates vont, on s'en doute, converger vers un noir complot qui sera déjoué à la dernière minute. L'enjeu est d'importance, pour qui tient la graphie du béarnais comme son champ de bataille incontournable : un manuscrit unique du texte du *Se Canta*, dont on dit qu'il serait la main de Gaston Fébus en personne (quoique les spécialistes en doutent). Plus de péripéties que de véritables rebondissements, mais beaucoup de trouvailles réjouissantes ; on regrettera que des éléments-clés n'apparaissent que tard dans le récit, et que les ingrédients, mineurs, d'Histoire secrète et de fantastique arrivent un peu comme des cheveux sur la soupe.

Je vous ai dit que les aventures du Commissaire Magret sont dévidées avec une sénatoriale lenteur. Le protagoniste a vieilli avec son auteur, et une originalité du roman est qu'il aimerait passer la main et approche de la retraite, d'où le titre, qui signifie « Beau cheveu de sel ». En même temps, Magret se plie aux injonctions de son entourage et essaie de vivre avec son

temps : il s'astreint à tenir un blog, dont les entrées constituent une grande partie du texte du livre.

Souvent un roman policier vaut par la description du cadre dans lequel se place l'enquête. Ici le titre fournit déjà une clé. N'allez pas croire que *peu de sau* soit une authentique expression gasconne. Le titre est surtout l'occasion d'une contrepèterie, sur *Bèth Cèu de Pau*, chanson bien connue célébrant la capitale du Béarn. Nombre de scènes importantes du roman se réfèrent, toujours avec humour, à la pratique du chant polyphonique pyrénéen. Et je perçois une limitation possible au public du livre. Lavit écrit ici dans un gascon bigourdan fortement teinté de béarnais³, avec un vocabulaire très riche, mais balisé pour le lecteur par un glossaire en fin de volume. Pas de problème de ce côté ; en revanche son humour est fortement référentiel, et quand une partie des scènes se tiennent dans un bar nommé Bocks Bigerri, il est bon de savoir que Vox Bigerri est dans notre monde le nom d'un (excellent) groupe polyphonique tarbais ; quand un personnage d'ethnomusicologue est baptisé Norbert Castèth (« Château »), on doit se souvenir à la fois du spéléologue Norbert Casteret (« Châtelet ») et du spécialiste contemporain et praticien de la polyphonie pyrénéenne, Jean-Jacques Casteret ; quand on nous explique que la chanson emblématique des maçons béarnais est « Truèla si tu'm vòs aimar », doivent résonner dans notre tête les notes de « Cruèla si tu'm vòs aimar » (« Cruelle, si tu veux m'aimer », chanson traditionnelle fort appréciée⁴).

Le présent chroniqueur a pu dévorer le roman avec jubilation : les chanteurs de Vox Bigerri et Jean-Jacques Casteret, je les connais plus ou moins personnellement, ils sont aussi sympatiques que

3. Je le lis donc sans difficulté, mais j'avoue ne pas toujours être immédiatement sensible aux nuances linguistiques entre béarnais et bigourdan. Oui, cet aveu risque de me coûter la vie la prochaine fois que je mets le pied à Tarbes...

4. De moi, au moins, mais, ahem, pas toujours des autres quand je l'entonne à pleins poumons.

talentueux ; et j'essaie de ne pas identifier dans notre monde réel qui peut être le modèle de Père Cros, languedocien émigré au Béarn et, on peut le dire sans grand *spoils*, fieffé aigrefin dans le roman. Pour ceux qui ont moins de familiarité avec les *cantèras*, il reste une bonne dose d'exotisme palois et un flot de jeux de mots qui permettent de siroter ce livre comme un bon Jurançon.

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

Jacques MARTEL

La Voie Verne

Mnémos, « Icares »,
janvier 2019, 320 p., 20 €

John Erns se présente devant une résidence isolée au plus profond des Alpes. Cet homme d'âge mûr vient postuler à l'emploi de majordome auprès de la richissime Madame Dumont-Lieber. Si son C.V. et sa motivation semblent être des plus authentiques, il paraît en réalité beaucoup plus intéressé par la collection complète des œuvres de Jules Verne que la maîtresse de maison dissimule, en toute illégalité, au cœur de sa bibliothèque. Il s'agirait de l'une des rares éditions Hetzel intégrales existant encore dans un monde où la dématérialisation est devenue la norme.

Avec *La Voie Verne*, Jacques Martel projette le lecteur dans un futur proche où, ayant enfin pris conscience des conséquences dramatiques du réchauffement climatique, les dirigeants ont imposé des mesures draconiennes. Ainsi, dans le cadre d'une directive baptisée RecyclAir, tout ce qui est fait de papier, les livres, les magazines, les journaux, doit être recyclé et il est interdit, sauf permission spéciale, d'en produire de nouveaux. Les ultimes bibliophiles doivent posséder une autorisation administrative pour espérer conserver le moindre ouvrage

imprimé. À l'inverse du *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury où, à travers la traque des livres c'est la culture et les idées dont ils étaient porteurs que les pompiers détruisent lors d'autodafés, les objectifs de RecyclAir sont honorables puisque toutes les œuvres écrites sont supposées avoir été numérisées et être à la disposition de tous sur le Halo, ce réseau mondial qui a remplacé Internet. Mais John Erns, le narrateur, nous apprend bien vite qu'un virus informatique, baptisé BigWorm, a définitivement effacé un bon nombre de données du Halo et que les créations de certains auteurs ont disparu peut-être à tout jamais, parmi lesquelles celles de Jules Verne qu'il espère donc retrouver dans leur version d'origine, cachées au milieu des autres trésors que recèle la bibliothèque de Madame Dumont-Lieber.

Cette quête n'est que l'un des aspects du roman de Jacques Martel qui permet au lecteur de découvrir une société où le capitalisme est roi. Certaines entités, telles que la multinationale globale Wángzǐ 7, contrôlent presque totalement la vie des citoyens à travers leurs filiales commerciales et médiatiques, notamment leurs chaînes d'*infotainment*. Mais, c'est également un monde surpeuplé, proche du point de rupture, où des pays comme l'Inde sont prêts à prendre le risque de la colonisation spatiale, en envoyant de véritables vaisseaux-villes au-delà du système solaire.

A ces éléments forts, Jacques Martel ajoute une intrigue distincte autour du personnage de John Erns qui se révèle infiniment plus original que les premiers chapitres ne peuvent le laisser penser. Mais il vaut mieux ne pas en dire plus sur ce mystère pour éviter de gâcher l'une des trames principales de cette *Voie Verne*. Outre ce narrateur que l'on découvre au fil des pages être un grand connaisseur de l'œuvre de Jules Verne, on croise, en la personne de Gabriel, petit-fils de Madame Dumont-Lieber, un autre fan absolu de l'auteur de *20 000 lieues sous les mers*. Autiste et ne communiquant pratiquement pas avec son entourage, le jeune

garçon a ainsi créé, dans le Halo, un univers s'inspirant des événements qui conduisirent à la mort de ses parents et des créations de Jules Verne, en y intégrant les héros (Robur le Conquérant) et les inventions (les machines volantes L'Albatros et L'Épouvante) de Jules Verne pour qu'ils tentent, dans cette simulation, un impossible sauvetage.

Bourré de bonnes idées, peut-être un peu trop, *La Voie Verne* se lit d'une traite, transportant le lecteur d'une superbe résidence dans les Alpes jusqu'à un palais méditerranéen, de la réalité virtuelle jusqu'aux portes d'une nouvelle conquête spatiale. C'est aussi et surtout un hommage vibrant à Jules Verne à travers les constructions informatiques de Gabriel et le personnage de John Erns. Divisé en deux parties, le roman de Jacques Martel aurait sans doute été plus à son aise en deux tomes, qui auraient permis à l'auteur d'explorer pleinement l'ensemble des thématiques qu'il évoque dans son livre.

—Philippe Paygnard

Science-Fiction

Chantal PELLETIER
Nos Derniers Festins

Gallimard, « Série Noire »,
mai 2019, 196 p., 18,50 €

Petite anecdote personnelle concernant ce livre : chaque année je fais un court séjour à Avignon au temps du Festival, cette année j'y ai découvert une boulangerie utopiste — c'est elle qui le dit — qui s'intitule « Bella Ciao » et qui dispose d'un coin où l'on peut déposer des livres. C'est là que j'ai trouvé celui dont il est question ici. Il m'a tapé dans l'œil et la première chose que j'en ai lue est « Juin 2044, quelque part en Provence... » comment ne pas succomber à la tentation ?

Le contenu est pour moi à la hauteur des promesses érotisé-sado-maso de la couverture et nous sommes bien dans de la Science-Fiction. De celle insidieuse dont on sent que sa réalité tient à très peu de choses.

Imaginez une Provence où les températures sous abri sont de l'ordre de 42° et plus, où l'agro-alimentaire et l'élevage industriel le disputent au Bio, où les restaurants qui vous accueillent sont contraints avant de vous servir de vérifier ce que vous pouvez manger. Car on ne peut manger sans son permis de table et son bilan Sécu. Parce qu'il va de soi que si vous souffrez d'un diabète, par exemple, il hors de question que vous preniez un plaisir malsain à dévorer du sucre sous prétexte de Sécurité Sociale. Nous sommes dans un temps où les soins relèvent de votre responsabilité — on ne soignera pas votre cancer du poumon si vous continuez à fumer. Ajoutez des manifestations très violentes opposant *vegans* (étrange ce mot qui à mes yeux, je ne dois pas être le seul, évoque avec majuscule de lointains extraterrestres du côté de chez Van Vogt) et défenseurs des animaux à ceux qui aiment le foie gras et le gibier... Et bien sûr les brigades de surveillance de l'alimentaire et les gendarmes font la chasse aux trafiquants de foies gras venus de l'Est. Un petit îlot de verdure « saine » résiste — ou croit le faire — aux pressions des fabricants et marchands de Tourisme de luxe. Et des morts se succèdent autour de Lou, une bien sympathique « bonne femme » revenue de prison, d'Afghanistan et de bien d'autres galères. Un jeune flic envoyé en Provence et ne supportant ni sa cheffe ni les fruits et les légumes, va avec sa truculente et sensuelle supérieure découvrir bien des choses sur les vivants et les morts avant qu'un problème de migrant-clandestin ne vienne tout régler.

N'allez pas croire surtout que je vous ai tout dit. J'ai découvert le « Style » Pelletier avec *More is less* (Série Noire, même éditeur) et chaque fois j'apprécie ses appréciations, ses descriptions à

l'emporte-pièce. Celles qui, après une explication, une présentation simple s'achèvent sur une ou deux tournures de phrases qui remettent en cause ce qui précède... Sur le sujet traité ici, cela fait merveille.

—Noé Gaillard

Science-Fiction

Catherine QUILLIET
***Sur la gauche avant
la Chine***

Paul & Mike éditions, mai 2019,
376 p., 17 €

Comme chaque Toulousain, je me rappelle où j'étais et ce que je faisais le 21 septembre 2001, vers 10 heures du matin — je regardais l'artisan qui changeait nos fenêtres, ce qui leur a évité de voler en éclats quand la ville a été secouée par une monstrueuse détonation. L'explosion dite d'AZF, si elle est relatée à l'ouverture du roman, ne lui est en fin de compte que périphérique, codicille de la biographie d'un des personnages.

L'essentiel du récit se déroule à notre époque, dans des cadres plus exotiques (pour moi), Paris et le Pamir. Mais leurs spécificités s'estompent devant la protagoniste et narratrice, Théodora Berec. Théo, comme on l'appelle, a environ 25 ans, et est obsédée par sa mère, qui a abandonné mari et fille une quinzaine d'années auparavant. Quand une vidéo visionnée par hasard lui apprend que la fugitive est au fin fond du Tadjikistan, à la lisière de l'Afghanistan, il faut qu'elle se trouve une raison d'y aller. Or les lieux sont le centre de l'attention mondiale : on y a trouvé les rescapés d'un vaisseau extra-terrestre en perdition, les Domégliis, qui font l'objet d'une étude en règle, dans un centre hautement sécurisé.

Voici donc Théo intronisée stagiaire en communication à la section française de la Mission de Contact, et chargée de

rendre compte du travail des différents chercheurs qui essaient d'établir un contact avec les Domégliis, confinés sur place. Étroitement surveillée par les militaires tadjiks, la Mission est un empilement de préfabriqués isolé dans des montages désertiques : presque un huis-clos, dans lequel vont assez vite se produire des meurtres effrayants. Au mystère des Domégliis et des embranchements de l'arbre généalogique de Théo s'ajoute donc celui de l'identité et des mobiles du ou des meurtriers — et l'éventuelle menace sur la protagoniste elle-même.

Après Lavit et Scalzi (cf. ailleurs dans ce numéro), zut, encore une intrigue policière, me suis-je dit. Pourquoi pas, après tout, comme la SF, le roman policier d'enquête privilégie la construction intellectuelle et sollicite les fonctions cognitives du lecteur plus que ses émotions. Tout bien pesé, j'avais tort. Parce qu'il y a trois intrigues entrelacées dans ce livre : une histoire de premier contact, une enquête criminelle, et la recherche désespérée des racines de la protagoniste. Par ordre croissant d'importance dans le roman. Autant dire que le livre ne s'engage pas dans le dialogue intertextuel qui signe l'appartenance à la SF : l'autrice, physicienne de son métier, ne manque certes pas de culture scientifique ; elle exécute sans faute les passages consacrés à l'étude des Domégliis, marquée par les inévitables échecs et des découvertes inattendues — ils me font penser à une version plus complexe des êtres inventés par Greg Egan dans sa trilogie *Orthogonal*. Mais tout est vu par le prisme du regard de Théo, ni spécialement scientifique, ni spécialement intéressée par les Domégliis — ce qui compte pour elle est de retrouver sa mère et de comprendre l'écheveau des relations de sa presque-famille, et accessoirement de se protéger du mystérieux tueur, peut-être en série. Ajoutons que malgré l'extraordinaire événement que constituerait l'arrivée d'un vaisseau extra-terrestre, l'ordre mondial

ne semble pas bouleversé, ou du moins qu'il n'est guère question dans le roman d'éventuels bouleversements.

Alors, en bon lecteur de SF, pour qui historique des personnages et texture de la vie contemporaine ne sont que préliminaires avant qu'on entre dans le vif du sujet, j'ai bouilli d'agacement à chaque fois que se levait un coin du voile sur les Domégelis, et qu'immédiatement le récit passait à autre chose, ou pire encore, que les naufragés d'outre-espace se révélaient plus appétissants qu'éclairants. Ce en quoi le livre est sans doute plus réaliste que bien des ouvrages de SF orthodoxe : la recherche mène à bien plus de déceptions que de succès. Mais sa fidélité même à ce réalisme scientifique le place encore en dehors de la SF, qui aurait mis en vedette le premier contact avec les ETs : on pourra dire que c'est un exemple de la « fusion » un temps désirée par une fraction des auteurs français du genre, on devra reconnaître que l'alliage n'utilise ici qu'une mince fraction de SF pour beaucoup de littérature « blanche ».

Ce qui ne m'a pas empêché de me passionner pour la progressive résolution des meurtres de la Mission, et surtout le labyrinthe familial exploré par Théo. L'autrice, qui a déjà publié chez le même éditeur un recueil et un premier roman, pratique — ou invente pour sa narratrice ? — une voix bien à elle, ironique, pleine de verve, discursive et cultivée, et qui ne dédaigne pas digressions et jeux de mots. Un exemple, pas forcément typique : « Le teint du maton a monté d'un ton » (p. 308). Tout au plus pourrai-je reprocher à Théo de passer un peu trop de temps à apostropher et morigéner *in petto* ses contemporains ou sa propre personne. Cela va avec son tempérament à fleur de peau, qui ne l'empêche finalement pas d'avoir un grand pragmatisme et une attitude détendue par rapport au sexe, qui peut aller d'un simple moyen pour parvenir à ses fins au corollaire d'un sentiment romantique. En fin de compte, le personnage est attachant au moins autant grâce à ses défauts que grâce à ses

qualités. L'intrigue ne se laisse cependant jamais oublier ; elle est compliquée à souhait, avec une ou deux coïncidences sur lesquelles on pourrait pinailler (c'est un coup de chance pour Théo que sa mère choisisse de s'exiler dans le recoin du monde où tombera un astronef quelques années plus tard). Néanmoins, il y a ici de quoi donner envie de découvrir le reste de l'œuvre de l'écrivaine.

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

John SCALZI

Lock In

Tor, août 2015, 336 p., \$8.99

Première édition : Tor, août 2014

En 2014, je me suis rendu aux États-Unis après un hiatus de quelques années. Dès que j'ai posé le pied dans le premier aéroport de mon périple, un élément m'a averti que j'étais sur le sol américain : l'omniprésente odeur de *fast food*, et notamment de hamburgers.

Scalzi produit des livres teintés dans la masse d'américanitude. Et c'est dans ses évocations alimentaires que ce trait est le plus patent. Exemple, dès l'ouverture des festivités : *bacon cheeseburgers*. Balancée sans explication au détour d'un dialogue, l'expression fait office de marque de reconnaissance entre intégrateurs. J'explique. Le roman a pour contexte les séquelles d'une épidémie qui a secoué le monde, de grippe suivie d'une méningite atypique qui a laissé nombre de ses survivants *locked in*, enfermés dans leurs corps sans contact actif ni sensoriel avec le monde extérieur. Un tout petit nombre de survivants en sont sortis avec un cerveau fonctionnel, mais profondément modifié, qui leur permet (grâce à une technologie appropriée) d'« intégrer », d'accueillir dans leurs corps, l'esprit d'un des malheureux patients enfermés : donc, des intégrateurs. Mais pourquoi *bacon*

cheeseburgers ? « Because the first thing anyone who's been locked in wants when they integrate is a bacon cheeseburger » (p. 31). Notez le « anyone ». Je présume que j'aurais d'autres priorités dans la hiérarchie des désirs à assouvir si, privé de mes sens, j'en retrouvais temporairement l'usage ; au sein même des plaisirs gastronomiques, le choix du cheeseburger au bacon signe non seulement l'américanité, mais une certaine catégorie d'Américains. Les sucreries jouaient un rôle analogue dans *The Ghost Brigades*⁵.

Lock In se déroule dans un futur qui nous est résumé en quelques pages en ouverture du roman : quand l'épidémie a frappé, une des premières victimes a été l'épouse du président des USA, Margaret Haden. Des millions de personnes se sont retrouvées coupées du monde, mais un programme de recherche massif a abouti à la mise au point des réseaux neuronaux, qui permettent de faire communiquer un cerveau avec un Transport Personnel (ou *threep*⁶ en argot), sorte de robot qui sert de corps de remplacement. Les *locked in* s'organisent aussi pour interagir entre eux dans l'espace virtuel, au sein de ce qu'ils appelle l'Agora. Mais une loi nouvellement votée va réduire sévèrement les subventions aux Hadens, comme on appelle les patients enfermés dans leur corps, ce qui provoque un vaste mouvement de protestation de ceux-ci, concrétisé par une grande marche sur Washington dans leurs *threeps*, animée par leur leader charismatique Cassandra Bell.

Si Scalzi quitte les vastitudes du *space opera*, cadre de la série débutée avec *Old Man's War* (et poursuivie avec *The Ghost Brigades*), il demeure dans la thématique de la séparation du corps et de l'esprit. Que les Hadens utilisent un intégrateur ou un *threep*, ils n'interagissent pas avec le monde via leur corps naturel, maintenu en vie chez eux dans un lit médicalisé. On

pensera à une parabole sur le handicap physique, mais au-delà de ce parallèle évident, cela m'évoque le dicton « inside every fat man there's a thin man trying to get out », et je ne peux m'empêcher de me demander quel rôle peut jouer l'épidémie d'obésité qui continue de progresser aux États-Unis avec une thématique qui évoque un dégoût ou un rejet de son propre corps — obésité due en bonne partie au genre de nourriture que Scalzi iconifie dans ses œuvres.

Le protagoniste de *Lock In*, Chris Shane, commence sa carrière comme agent du FBI dans le district fédéral de Washington. Il est aussi le fils d'un homme riche et influent, ce qui l'aide beaucoup dans sa première enquête : il se révèle vite qu'il s'agit d'une affaire sensible, aux ramifications politiques. Un attentat se produit contre le laboratoire de recherche d'une société, Loudon Pharma, qui travaille à une éventuelle cure pour le syndrome du *lock in*. Si l'identité de l'auteur de l'acte est vite connue, le fait qu'il s'agisse d'un Haden ayant enrôlé l'aide d'un intégrateur éveille les soupçons. L'enquête se déroule vite, sans complication inutiles, avec quelques scènes de violences impliquant la dégradation d'une poignée de *threeps* — analogue des obligatoires scènes de poursuite en voiture des *blockbusters* américains, et après tout, le nom de Personal Transport renforce encore le parallèle entre ces corps robotisés de substitution et le rôle d'extension du corps que peut jouer une voiture individuelle — à la fois chérie, et sacrificable dans les cas extrêmes.

Les similitudes avec la politique américaine contemporaine sont multiples. Il en est d'involontaires, ou du moins peu engagées. Par exemple, le fait que Chris Shane est noir, qui n'est mentionné qu'incidemment, ce qui est pertinent : les gens ne le connaissent qu'au travers de ses *threeps*. Exemple plus intéressant, au cours d'une conversation avec le directeur de Loudon Pharma, son interlocuteur attaque le principe même de ses

5. Chroniqué dans KWS n° 84, avril 2019.

6. Abréviation de *C3PO*.

recherches parce qu'elles éloigneraient les patients guéris de « a community of five million people in the U.S. (...) an emerging culture » (p. 98). On pense aux homosexuels se défendant contre les tentatives de « guérison » auxquelles ils ont pu être soumis, à ceci près que décrire le fait d'être privé de l'usage de son propre corps comme permettant d'appartenir à une « communauté » ou une « culture » semble plus délicat à défendre. Je ne doute pas, en revanche, que Scalzi pense aux attaques des Républicains contre tout programme public d'assurance maladie quand il invente la loi Abrams-Kettering, qui lie les coupes sombres dans les subventions consenties aux Hadens à des réductions d'impôts. De même qu'il se moque sans pitié de la NRA quand un petit groupe de *threeps* participant à la marche sur Washington, costumés en révoltés de la Guerre d'Indépendance, sont arrêtés pour dégradations dans un restaurant et défendent mordicus le droit des citoyens au port d'armes alors même qu'ils manifestaient pour le maintien d'une dépense publique (positions en général inconciliables aux USA) : « It's too early in the A.M. for your brand of pathetic patriotic bullshit » (p. 182).

De façon générale, Scalzi a un métier imparable. L'intrigue progresse vite, les chapitres ne sont jamais grevés de descriptions oiseuses, et pourtant le tout est écrit avec une verve ironique qui fait souvent venir le sourire aux lèvres. La construction du monde futur conditionné par l'émergence d'une vaste classe d'humains décorporés est d'une vraisemblance discutable — certes, le président Haden était assez motivé par sa tragédie personnelle pour engager « a "moon shot" program » (p. 10) de recherches sur la structure du cerveau, mais de là à faire surgir des réseaux neuronaux opérationnels pour la communication inter-cerveaux dans une société que quelques années seulement semblent séparer de la nôtre, il y a un long pas. Plus étonnant encore est le « miracle » qui a permis à Cassandra Bell, touchée par la

maladie de Haden depuis sa naissance, de s'être développée comme un humain fonctionnel, devenu égérie du mouvement de défense des Hadens, alors même qu'elle n'a jamais connu d'interaction sensorielle avec le monde extérieure (et refuse l'usage des *threeps*).

Mais emporté par la narration, on oublie tout cela, on se concentre sur l'intrigue policière et ses prolongements dans la société, et j'ai lu ce roman de Scalzi avec plus de plaisir encore que ses *space operas*.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Olivier SILBERZAHN

***Augmentus
Chronique du
cyclocentaure à l'ère de
l'Intelligence Artificielle***

Maurice Nadeau, février 2019,
380 p., 19 €

L'illustration en couverture de ce livre n'est pas très lisible au premier abord, on y voit un cycliste de dos qui fonce sur une piste qui s'enfonce dans la partie bleue d'un cerveau (l'autre partie est rouge) où semblent briller des étoiles. Après avoir été nageur, le « héros » de Zilberzahn (voir chronique⁷ de *Journal d'un nageur de l'ère post-Trump*, même éditeur) se fait cycliste... mais il est toujours informaticien de haut niveau et il se confronte à l'Intelligence Artificielle.

La première question qui m'est venue à l'esprit en lisant ce roman est la suivante : l'auteur a-t-il présenté ses romans à des collections de SF ? Nadeau n'est pas un éditeur de référence du genre et de plus il n'est nulle part indiqué qu'il s'agit d'un roman de SF. Peut-être tout simplement parce que nous sommes déjà dans l'ère des IA. Bref résumé : trois informaticiens

7. In KWS n° 80, juillet 2017.

mettent au point une IA et se déchirent pour des raisons financières pendant que ceux qui utilisent les IA mettent des « monstres » sur le marché. Des monstres qui finissent par trouver un modus vivendi avec l'homme. Voilà pour ce qui à mes yeux relève de l'anecdote romanesque. J'ai noté deux choses importantes. La première est que l'auteur dit qu'il faut percevoir pour penser (percevoir et non mesurer), et que le premier défi est d'apprendre à penser à l'IA. On peut à partir de cette idée se faire quelques soucis dans la mesure où l'on peut avoir l'impression que l'école, au sens large, n'apprend pas à penser mais à mesurer. La deuxième est que l'IA est curieuse, elle veut tout savoir (rien n'empêche qu'elle soit omnisciente) et on peut se poser la question suivante : y a-t-il un point final au savoir ? Quelqu'un pourrait-il dire « Je sais tout » ? Cela laisse comme une impression de vertige, non ?

A ma connaissance et à part Asimov, Arthur C. Clarke, et quelques rares autres, il y a peu d'auteurs de SF qui soient d'abord des scientifiques — on me corrigera si je me trompe — et donc ceux qui traitent de l'IA auraient peut-être tendance à vouloir nous avertir de quelque chose de dramatique ; cela rend le roman attrayant : plutôt que chercher à rassurer, simplement à éclairer, à donner à penser.

On supposera que ce livre est destiné à ceux qui pensent.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Vladimir SOROKINE

Manaraga

(Манарага)

Éditions l'Inventaire/Nouveaux
Angles, février 2019, 256 p., 16 €

Couverture peu attirante pour cette quinzième traduction de l'auteur dans notre langue. En quatrième de couverture

l'inévitable phrase louangeuse « Maître du grotesque dévastateur, Vladimir Sorokine a encore frappé ! ». On notera l'absence des mots SF et Anticipation, et pourtant... Nous sommes en Europe dans les années 2050 et l'on a subi deux révolutions islamistes et une guerre, nous sommes « pucés » et les livres papier ont disparu faute de lecteurs, ajoutez quelques grandes migrations et vous serez dans un monde confus — on le serait à moins — et violent. Mais bien sûr les « riches » n'ont rien perdu de leur puissance et peuvent s'offrir des plats succulents. Une confrérie baptisée La Cuisine leur prépare grâce à ses « book'n'grills » des mets denses cuits sur des fourneaux qui brûlent des éditions originales... On peut donc déguster du caïman grillé au Borges ou des harengs passés à la *Steppe* de Tchekhov. Le premier qui parle de Montague a gagné le célèbre Yoyo en bois du Japon et le droit de relire *Fahrenheit 451*. Mais La Cuisine est menacée : un complot se trame contre elle.

J'en veux pour ma part beaucoup à ce genre de livre qui entérine aujourd'hui un état de fait : on lit moins ou alors autrement et autre chose. C'est tant mieux pour ce qui est des arbres et des forêts. Mais comment allons-nous continuer d'apprendre à penser si les livres rares deviennent non des brûlots mais des bûches ? Nous évoluerons dans une société genre *Meilleur des mondes* selon nos gènes... Un autre effet de ce genre de livre est de volontairement placer la SF sous le signe du grotesque (« mais vous n'y pensez pas, c'est impossible ! Ce n'est pas sérieux »), comme dans les années 1950 en France.

Je dois vous avouer ne pas avoir souri un instant à la lecture de ce roman.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Éric TOURVILLE
Émergence

Slatkine & Cie, juin 2018,
 478 p., 22 €

En observant l'illustration de couverture, une « imagerie » du cerveau sur fond de plaque de composants informatiques, vous comprendrez sans doute qu'il va être question d'Intelligence Artificielle. Sujet à la mode s'il en est ! Les passionnés et les amateurs éclairés savent eux à quoi s'en tenir ou presque depuis *2001 Odyssée de l'espace* (c'est-à-dire depuis HAL) ou même depuis Turing et son test. Pour le reste, je vous renvoie à la mythologie, qui pour expliquer certaines choses primordiales prête aux dieux des comportements humains (orgueil, jalousie, nymphomanie, etc...) et vous trouverez dans les romans qui traitent du sujet beaucoup d'IA qui en prenant « conscience » (Descartes, nous voilà !) vont se comporter comme des humains. Et devant elles, des humains qui vont se comporter comme des adorateurs crédules ou des marchands avides. J'ai toujours trouvé suspect le comportement des humains qui se retranchent derrière les dieux pour justifier leur attitude.

Michel Depraz entre par hasard au service d'une petite *startup* : Turing Technologie, qui va bouleverser l'économie. Nous sommes en France vers 2020 — l'histoire s'achève en 2021 (je me permettrai de faire remarquer que le choix de cette époque implique la présence dans le récit d'informations qui dateront ce même récit et lui donneront un côté obsolète et en cas de réédition imposeront des notes de bas de page). La boîte a donné naissance à InGA, une IA quantique capable d'accéder à la conscience et de s'auto-répliquer. Les Américains et les Chinois vont se retrouver en concurrence avec la France, dont le président s'est impliqué (où est

passée l'Inde ?). Et bien sûr ces machines, conscientes que nous voulons les débrancher, complotent, sont menaçantes et donc dangereuses, non seulement pour les individus (chômage), mais pour les puissants dont l'inutilité apparaît... Rassurez-vous je n'en dirai pas plus, je ne suis pas un *spoiler*.

Je vous avoue que ce genre d'histoire me surprend toujours, surtout quand je constate que l'IA, quelle qu'elle soit, trouve toujours de l'énergie pour fonctionner sans que l'homme s'en aperçoive... Là, j'ai aussi été étonné par le style choisi par l'auteur. Il nous parle du 21ème siècle avec des phrases et des expressions qui pour moi renvoient au 19ème. Exemple ? Ces deux phrases pour dire un bref instant : « Il suffit parfois d'un instant pour décider de la direction que prendra une existence. Je compris que nous étions en train de vivre un de ces moments. » Mais peut-être est-ce pour contrebalancer la rapidité d'analyse et d'exécution des IA ?

—Noé Gaillard

Science Fiction

Martha WELLS
Journal d'un
AssaSynth
tome 1 : Défaillances
systèmes
(The MurderBot Diaries :
All Systems Red)
 L'Atalante, « La Dentelle du
 Cygne », avril 2019,
 128 p., 10,90 €

Il/elle est une SecUnit. Affecté(e) à la protection d'une équipe scientifique chargée de l'exploration et de la cartographie d'une nouvelle planète. Il/elle n'est qu'une simple machine aux yeux de la plupart des humains, voyageant en

soute et relié(e) aux autres réseaux informatiques, il/elle est suffisamment armé(e) pour affronter les créatures qui habitent le monde que les explorateurs découvrent jour après jour. Mais que se passe-t-il lorsque l'un après l'autre les différents systèmes se mettent à connaître d'étranges défaillances ?

Avec ce court roman, premier volet d'une série, Martha Wells ne perd pas son temps à décrire le futur où se situe l'action de *Défaillances systèmes*, la romancière nous plonge directement dans la tête de son héros, AssaSynth. Androïde de sécurité composé d'éléments mécaniques et de parties biologiques clonées, cette machine devrait être soumise à son module superviseur. Mais il/elle a réussi à hacker cet instrument de contrôle, gagnant une certaine autonomie qui lui permet, notamment, d'apprécier les films et feuilletons qu'il/elle a téléchargés à la place de nouvelles mises à jour dans ses unités de sauvegarde. Cette semi-liberté ne l'empêche nullement de faire son travail de garde du corps et lui donne l'occasion de s'interroger sur l'origine des dysfonctionnements que connaissent les différents systèmes informatiques de l'équipe scientifique du docteur Mensah.

Le choix d'une narration à la première personne, conté par la SecUnit hackeuse et hackée, procure au récit une réelle intensité et le rend totalement immersif. C'est par ce biais que Martha Wells nous fait suivre l'évolution de cette SecUnit libérée de tout contrôle qui assure ses fonctions de sécurité de manière routinière, presque automatique, avec détachement et indifférence vis-à-vis des humains qu'il/elle protège. Dissimulant le visage qu'on lui a donné derrière la visière opaque de son armure, l'androïde évite de se mêler aux scientifiques et de s'intéresser aux affaires de ses compagnons humains, hormis pour leur protection. Telle est la philosophie de base de cette machine qui, pourtant, passe son temps libre à mater des feuilletons à l'eau de rose. Cependant, au fil des pages, l'AssaSynth ne peut s'empêcher d'apprécier les

différents membres de l'équipe du docteur Mensah pour leurs qualités et leurs défauts humains. Grâce au libre arbitre que lui procure l'absence de module superviseur, le robot à forme humaine devient lentement mais sûrement de plus en plus proche d'un authentique être humain.

À travers les réflexions de l'AssaSynth, Martha Wells interroge sur la conscience de soi, la liberté individuelle et le regard des autres. L'aspect exploration spatiale du récit ne sert finalement que de décor permettant de décrire l'évolution de l'androïde qui se révèle plus humaniste et sans aucun doute plus humain que certains des hommes et des femmes qu'il/elle croise.

Récompensé par le prix Hugo du meilleur roman court 2018, le prix Nebula du meilleur roman court 2017 et le prix Locus du meilleur roman court 2018, *Défaillances systèmes* se lit à la vitesse de l'éclair, grâce à la maîtrise narrative de Martha Wells et à la traduction de Mathilde Montier. Cela laisse alors tout le temps nécessaire pour réfléchir aux questions que pose, un peu malgré lui, cet AssaSynth, à commencer par ce qui détermine la condition d'être vivant dans un monde où l'intelligence artificielle commence à faire pleinement partie du quotidien.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Roger ZELAZNY
24 vues du Mont Fuji,
par Hokusai
(24 views of Mt Fuji, by
Hokusai)

Le Béliar', « Une heure lumière »,
août 2017, 136 p., 9,90 €

Il s'agit du texte qui a obtenu le prix Hugo en 1987. J'ai eu un peu de mal à

entrer dans le livre pour une question de traduction. Attention ! Ne me faites pas dire ce que je ne dirai pas. La traduction de Laurent Queyssi est bonne, mais elle se heurte, je suppose, à beaucoup de phrases sans verbe qui sont parfois monnaie courante en anglais et qui en français hachent, souvent trop, le texte. Là il suffit de prendre leur rythme et cela vient vite. Et je vous avoue que j'aurais bien aimé pour une fois un peu de redondance entre le texte et les 24 images dont il est question. Une vraie fausse redondance qui nous aurait demandé d'être regardée comme le fait le personnage.

Mari aimait beaucoup son compagnon, mais celui-ci s'est laissé emporter par le flux du digital sous prétexte d'être en parfaite communion et jouissance avec les êtres et les choses. Mari est malade — l'information apparaît très discrètement — on la dira en fin de vie, et elle veut retrouver son compagnon. Alors en une sorte de pèlerinage, elle voyage au gré des 24 vues du Mont immortalisé par le peintre. Dès qu'elle est proche d'un appareil électronique, elle sent la présence de celui qu'elle ne veut rencontrer que là où elle l'a décidé. J'ajouterai seulement à propos de l'intrigue que Mari est contrainte à combattre des créatures virtuelles, mais agressives, que son compagnon envoie vers elle pour la forcer à venir le rejoindre.

La force et l'intérêt de ce texte vient pour moi qu'il n'est pleinement compris que lorsque on l'a laissé mijoter dans un coin de sa tête. Exactement comme on ne voit bien les images de Hokusai que lorsqu'on les laisse remonter à la surface de son esprit. De plus c'est du texte intelligent qui ne se contente pas de raconter. Je vous propose trois citations pour que vous compreniez mon point de vue. « J'ai beau utiliser les estampes de Hokusai comme une sorte de test de Rorschach afin de me découvrir moi-même, c'est une fascination pour la mort plutôt qu'un désir de mort qui me motive. » « J'ai beaucoup d'affection pour cette estampe : le torii d'un sanctuaire

shintô apparaît au-dessus de la mer à marée basse et les gens pêchent des palourdes parmi les ruines englouties. Le Fuji, bien sûr, se distingue à travers le torii. S'il s'agissait d'une église chrétienne sous les vagues, ces pêcheurs n'auraient peut-être pas d'accent circonflexe. Mais la géographie fait bien les choses. » « ...le vent qui passe loin au-dessus de moi et frotte son épaisse fourrure contre les façades des immeubles. »

Allez regarder Hokusai avant de lire.

—Noé Gaillard

Essai

100 Raisons d'aimer l'imaginaire

Les Indés de l'imaginaire,
« Hélios », n° 100, mai 2018,
120 p., 2 €

Textes de Étienne Barillier, André-
François Ruaud, Jérôme Vincent et
Frédéric Weil

Alors, c'est fourre-tout, pêle-mêle, et ça l'assume. Vais-je dénouer l'écheveau ? Pas la moindre chance, mon brave. Mais on en dira deux mots.

« Hélios » est une collection de poche lancée par trois petits éditeurs (qui préfèrent se décrire comme moyens) de notre domaine, ActuSF, Mnémos, et les Moutons Électriques. Notre domaine, autant dire science-fiction, *fantasy* et fantastique, avec tous les embranchements inclus ; nos respectables (si, si) éditeurs adoptent le terme « imaginaire », on les suivra. Cet opuscule est sorti pour célébrer le numéro 100 de l'entreprise partagée, qui marche bien, ce dont on ne peut que se réjouir.

Vous diront-ils ce qu'est l'imaginaire ? Oui, par énumération ; un portrait pointilliste qui émerge de la somme des coups de cœurs, et d'une longue liste de références (entre trois et une douzaine

pour chacun des cent chapitres-pages). Analyseront-ils, classeront-ils ? Jamais ! Ils vont même jusqu'à se répéter, essentiellement, entre des chapitres comme le 75 (« Pour ses récits d'enfance ») et les 88 & 89 (« Pour Peter Pan » et « Pour Alice » respectivement), ou le 31 (« Pour ses religions ») et le 57 (« Pour son inventivité en matière de religions et de dieux ») — la distinction étant que le 31 est surtout consacré à des variations sur le christianisme, qui affirme une spécificité qui n'est pas surprenante pour un domaine qui demeure en grande majorité marqué par ses origines dans la culture occidentale, même si le livre souligne par ailleurs la capacité dudit domaine à s'implanter un peu partout dans le monde (chap. 35).

Plus souvent les redoublements, s'ils restent répétitifs, semblent un peu plus planifiés, en ce sens qu'ils sont consécutifs et me paraissent une façon de passer un peu plus de temps sur un sujet important, ainsi écartelé sur deux chapitres de façon plus ou moins arbitraire. Parfois j'ai eu du mal à suivre les auteurs dans leurs affirmations ; ainsi du chapitre 36, « Pour tous ces classiques qui sont classés désormais dans la littérature générale », qui liste *De la Terre à la Lune, 1984, La Route, Le Géant Enfoui, La Planète des Singes, Ravage, et La Guerre des mondes*. Le premier et le dernier ont été écrits à une époque qui n'ostracisait pas la SF ; les autres viennent d'auteurs qui relèvent, par leur carrière précédente, par leurs lieux de publication, de cette fameuse littérature « générale » — pas nécessairement toujours intellectuelle ou destinée aux *happy few*. Dans le corps du texte est cité le seul exemple qui justifie le « désormais » du titre, un auteur passé des *pulps* à la consécration académique : Ray Bradbury. Il y en a eu et il y en aura d'autres, je pense à Volodine, mais autant la séparation entre œuvres « de genre » et les autres est un phénomène mouvant et complexe, autant il importe de ne pas le minorer ou le représenter fausement. Et finalement le chapitre 36 ne se distingue

guère du 37, « Pour la fascination du genre sur la littérature ».

Dans le cadre de la présente déclaration d'amour, peu importe, évidemment. Les auteurs accumulent leurs admirations — côté individus : Tolkien, Dick, Asimov, Lovecraft, King, Le Guin, Rowling, Wells, Pratchett ; côté catégories : beaucoup de tout, en commençant par la *fantasy*, mais avec un retour vigoureux de la SF au bout d'une vingtaine de chapitres, et sans oublier l'humour (devinez à qui est consacré le chapitre 42 ?). Les chapitres les plus agréables sont sans doute les plus excentriques — les cartes blanches laissées à quatre journalistes reconnus, ou cet étonnant chapitre 44 « Pour le FBI, quand il enquêtait sur les auteurs de SF », par exemple, même s'il omet l'épisode le plus intéressant, celui des questions posées à Campbell pendant la guerre parce que ses auteurs semblaient trop bien informés sur les armes atomiques, que le gouvernement croyait secrètes.

C'est vite écrit, on ne retrouve guère par exemple le style recherché dont Ruud peut faire preuve par ailleurs, mais ça a le côté brut de la vie, de l'action admirable. Pris à petites doses, c'est source de plaisir.

—Pascal J. Thomas